

- [9](#)
- [Journal de crise des blouses blanches](#)

Journal de crise des blouses blanches : « L'annonce d'un test positif au Covid-19 est vécue comme la fin du monde »

Billet de blog

« Le Monde » donne, chaque jour, la parole à des personnels soignants en première ligne face au coronavirus. Ils racontent « leur » crise sanitaire. Episode 8.

Collectif [Henri Seckel](#), [Eric Nunès](#), [Catherine Vincent](#), [Elisabeth Pineau](#) et [Nathalie Guibert](#)
Publié hier à 18h15, mis à jour à 11h47

[https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/03/30/journal-de-crise-des-blouses-blanches-l-annonce-d-un-test-positif-au-covid-19-est-vecue-comme-la-fin-du-monde_6034942_3224.html?xtor=EPR-32280629-\[a-la-une\]-20200331-\[zone_edito_2_titre_2\]](https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/03/30/journal-de-crise-des-blouses-blanches-l-annonce-d-un-test-positif-au-covid-19-est-vecue-comme-la-fin-du-monde_6034942_3224.html?xtor=EPR-32280629-[a-la-une]-20200331-[zone_edito_2_titre_2])

Ils travaillent à l'hôpital ou en médecine de ville, ils sont généralistes, infirmières, urgentistes, sages-femmes : une quinzaine de soignants, en première ligne face à la pandémie de Covid-19, ont accepté de nous raconter leur quotidien professionnel. Chaque jour, dans ce « Journal de crise », *Le Monde* publie une sélection de témoignages de ces « blouses blanches ».

« On a proposé à des patients d'entrer dans un protocole d'essai thérapeutique »

Claire Guil-Paris, 49 ans, infirmière au CHU de Nantes (Loire-Atlantique)

« Ce week-end, j'étais en médecine polyvalente urgente. Sur les sept patients, deux ont été testés positifs par prélèvement nasal. Ils ont la trouille du résultat. Quand on leur annonce que c'est positif, c'est la fin du monde, comme si on leur annonçait qu'ils avaient un cancer généralisé. On essaie de les rassurer.

On leur a proposé de rentrer dans un protocole d'essai thérapeutique. L'un a accepté. Le patient se posait beaucoup de questions, le fait de servir de cobaye lui faisait un peu peur, il a appelé sa famille. Finalement, le médecin du service des maladies infectieuses et tropicales est venu lui expliquer le contenu de l'étude et lui a proposé un protocole qu'il a accepté. De mon côté j'ai juste essayé d'expliquer que, souvent, ça se passe en double aveugle : le médecin ne sait pas si c'est le placebo ou le traitement qu'il prescrit, et le patient ne sait pas si c'est le placebo ou le médicament qu'il reçoit. Mais comme aucun traitement n'a encore été validé, pour l'instant, on navigue un peu à vue.

« Le Plaquénil a quand même des effets secondaires sur le cœur, on verra peut-être le résultat dans quelques années... »

Concernant l'hydroxychloroquine, je me renseigne un petit peu, j'ai regardé des études sur des sites fiables, parce que l'opinion publique s'enflamme vite dans un sens ou dans l'autre. [Les critères d'étude du professeur Raoult laissent perplexes](#). Après, tant mieux si des gens ont pu en profiter et sont guéris grâce à ça.

Mais je n'oublie pas l'histoire du Mediator : c'était miraculeux, les gens maigrissaient et, quelques années après, on s'est rendu compte des dégâts. [Le Plaquénil a quand même des effets secondaires sur le cœur](#), on verra peut-être le résultat dans quelques années... Sur Facebook, j'ai vu des choses passer à ce sujet, j'ai dit à mes amis : attention, ce ne sont pas des Smarties, il y a forcément des effets secondaires, donc il faut rester prudent. »

« Sortir d'un hôpital, être transporté en ambulance et en train, c'est toujours risqué »

Yann Bubien, 47 ans, directeur général du CHU de Bordeaux (Gironde)

« Hier, nous avons accueilli un dixième patient du Grand-Est. Six étaient arrivés de Mulhouse il y a dix jours, trois autres de Mulhouse vendredi, le dixième vient de Nancy. Ce genre de décision se prend lors de conférences téléphoniques qui réunissent le ministère de la santé, les agences régionales de santé et les hôpitaux de la région. Chacun dit combien il a de lits libres, combien de patients il pourrait accueillir, et en fonction, le ministère de la santé décide.

Au total, hier, 24 patients de Metz et Nancy sont arrivés [dans un TGV médicalisé à la gare de Bordeaux](#), qui était entièrement fermée. Il y avait 24 véhicules – ambulances, SAMU, pompiers – pour les accueillir et les transférer, avec à chaque fois un équipage impressionnant. Ils ont été dispatchés dans les hôpitaux de Libourne, Bayonne, Pau et le nôtre.

« Quand les patients vont mieux, comme les six premiers de Mulhouse, on leur apporte des tablettes et ils peuvent communiquer avec leurs proches grâce à Skype »

Aucun des patients venus du Grand-Est dans notre CHU n'est encore sorti. Pour les familles, c'est dur. Bordeaux est à l'autre bout de la France, elles ne sont pas autorisées à venir, alors elles appellent très souvent les équipes médico-soignantes. Quand les patients vont mieux, comme les six premiers de Mulhouse, on leur apporte des tablettes et ils peuvent communiquer avec leurs proches grâce à Skype, ça marche très bien.

Notre région est moins touchée pour l'instant, mais on ne peut pas pour autant accueillir tout le Grand-Est. D'abord, c'est une logistique très lourde, qui mobilise des équipes importantes. Les patients sont parfois dans le coma, il faut éviter toute dégradation de leur état pendant le transport. Ce n'est pas anodin de sortir d'un hôpital, d'être transporté sur un brancard, puis en ambulance, puis en train, puis en ambulance, puis sur un brancard. C'est toujours risqué.

Et puis il faut préserver notre CHU, qui voit son activité augmenter lentement mais sûrement – au 29 mars, on avait 101 patients Covid-19 hospitalisés, dont 48 en réanimation. On essaie de faire le maximum pour être solidaire, et c'est normal. Mais quand on reçoit un patient Covid-19, on sait qu'on va l'avoir à l'hôpital pour trois semaines, un mois. Si dans une semaine, la région connaît une vague importante, avec des dizaines de patients qui ont besoin d'être en réanimation au CHU de Bordeaux, il faudra qu'on puisse les accueillir. »

« On est matraqué d'informations, je bugue ! »

Géraldine Morel, 52 ans, sage-femme en hôpital privé et en libéral dans la région d'Annecy (Haute-Savoie)

« Cette nuit je n'étais pas bien, j'avais très mal au ventre et au dos. Ma hernie discale se réveille et ce n'est vraiment pas le moment, il faut que ça tienne ! Je dois somatiser un maximum, je me suis dit que je ne pourrais pas aller aider aux urgences en cas de réquisition. J'ai même fait un cauchemar en rêvant que j'étais dans un rassemblement où les gens n'avaient pas de masque tandis que j'étais la seule consciente du danger. On est matraqué d'informations, je bugue ! Aujourd'hui, je culpabilise en me disant : "Tu ne vas pas t'écouter, avec tes petites difficultés de sage-femme, quand les autres sont au front." Ne pas faire partie des personnels soignants les plus exposés fait qu'on rumine.

« J'entends beaucoup de gens qui ne regardent plus la télévision car cela leur crée trop d'anxiété. Beaucoup vont partir en cacahuète »

Le climat est vraiment très particulier. J'entends beaucoup de gens qui ne regardent plus la télévision car cela leur crée trop d'anxiété. Beaucoup vont partir en cacahuète. Quand la jeune fille de 16 ans est morte, c'était un cas exceptionnel, mais il a pris une ampleur impossible. Et j'ai vraiment du mal à comprendre que certains ne respectent pas le confinement.

Mardi je retourne à la maternité. Une fois dans l'action je suis certaine que cela ira, mais j'ai l'impression d'être déjà épuisée avant d'avoir commencé. Dans la famille d'une de mes patientes, qui a accouché en janvier, tout le monde est contaminé. Le bébé de 2 mois et demi a été hospitalisé avec de la toux et de la fièvre. Il est resté cinq jours en pédiatrie à l'hôpital. Il n'a pas dû être intubé. Il est sorti, tout va bien, mais ils sont légitimement en stress. Les sages-femmes ne sont toujours pas dotées de plus de six masques chirurgicaux par semaine alors que nous allons être amenées à prendre en charge de plus en plus de femmes positives. »

« Peut-être faudra-t-il apprendre à nos patients à se faire eux-mêmes leurs piqûres d'anticoagulants »

Bénédicte Naudier, 47 ans, infirmière libérale à Paris

« Toujours pas de malades dans notre patientèle ni parmi nous, et on est très contents. Au cabinet, il y a moins d'appels téléphoniques : comme il n'y a plus de chirurgie, il y a moins de sorties hospitalières. Du coup, on a le temps de discuter. On parle beaucoup de ce qu'on fera si certains de nos patients sont atteints du Covid. Comment organiser nos tournées ? Est-ce qu'un seul d'entre nous s'en occupera pour ne pas risquer de contaminer les autres ?

Bénédicte Naudier, infirmière libérale à Paris. BÉNÉDICTE NAUDIER

Il y a aussi des infirmières libérales qui tombent malades dans certains départements, et ce sont les cabinets avoisinants qui doivent reprendre leur patientèle. Comment fera-t-on alors pour absorber cet afflux de travail supplémentaire ? Peut-être nous faudra-t-il réduire nos visites pour certains patients. Apprendre à ceux qui ont besoin de piqûres d'anticoagulants, par exemple, à se les faire eux-mêmes.

A écouter les informations, à voir combien les soignants sont exposés à l'hôpital, je me rends compte que je suis privilégiée en ville. Mes patients sont plutôt âgés, ils sortent peu. Leurs visites, ce sont surtout les professionnels de santé et les auxiliaires de vie. A l'hôpital, ils ont les formes les plus graves, ce n'est pas étonnant que les soignants tombent malades les uns après les autres.

« Au bout de ces deux semaines d'isolement, je me sens plus sereine. Le flux du gros stress est passé, j'arrive mieux à me poser, à m'organiser. »

Je me suis posé la question de me porter volontaire à l'hôpital. Mais qu'est-ce que je fais alors de mes patients, ceux qui ont besoin de soins pour leurs maladies chroniques ? Qu'est-ce que je leur dis ? Je me suis demandé si je n'irai pas à l'hôpital pendant mes jours de repos. Mais pour tenir dans la durée, il faut savoir se protéger au bon moment : si tu te grilles en un mois et que ça dure deux mois, tu fais comment pour le mois qui reste ? S'il y a vraiment un état de crise, qu'on soit volontaire ou pas, on sera réquisitionné, donc on viendra me chercher.

Au bout de ces deux semaines d'isolement, je me sens plus sereine. Le flux du gros stress est passé, j'arrive mieux à me poser, à m'organiser, à mieux me structurer par rapport à ma vie privée et à mon boulot. J'ai plus de temps, même. Une sensation de moins courir. Je suis maman de deux enfants, il n'y a plus à aller les chercher à l'école : leur faire la classe nous-mêmes, c'est vrai que ça demande beaucoup de temps, mais tout est recentré sur la maison. »

« Les résidents regardent beaucoup la télévision, seule fenêtre vers l'extérieur »

Mathilde Padilla, 21 ans, étudiante infirmière dans un centre de soins et de réadaptation pour personnes âgées à Rouen (Seine-Maritime)

« [Le décès de nombreux patients dans des Ehpad](#) de l'est de la France a choqué les équipes soignantes de l'établissement. On a tous réfléchi à ce qui se passerait si le Covid-19 arrivait dans nos services. Il y a un effet miroir, difficile de regarder cette question en face.

Mathilde Padilla, étudiante infirmière dans un centre de soins et de réadaptation pour personnes âgées à Rouen (Seine-Maritime); MATHILDE PADILLA

« Les gens confinés passent leur journée devant des chaînes d'infos où il est tout le temps question des décès, du nombre de places en réanimation... cela déclenche des réactions irraisonnables »

Les résidents, eux, n'en parlent pas. Pourtant, ils n'ignorent rien. Même si cela fait trois semaines qu'ils sont confinés et que leurs proches n'ont plus le droit de leur rendre visite, ils regardent beaucoup la télévision, seule fenêtre vers l'extérieur. Mais c'est pour nous, soignants, que sincèrement ils s'inquiètent car ils se voient dans une bulle, protégés. Un résident m'a rappelé que c'est moi qui prenais des risques, en sortant chaque jour, en prenant les transports en commun.

A l'intérieur du centre, nous portons des masques. Nous disposons d'un masque par jour et par soignant. Sur la boîte, il est écrit qu'on doit le changer toutes les 4 heures. Il est également

écrit qu'on peut, dans des conditions particulières, le garder 8 heures. Alors on l'enlève pendant notre pause. On le laisse sécher 30 minutes et on le remet pour terminer notre garde.

Quant à ceux qui demandent aux soignants, après une journée ou une nuit de travail, de garder leurs distances car ils pourraient être porteurs, c'est une réaction de peur. L'ambiance est anxiogène, les gens confinés passent leur journée devant des chaînes d'infos où il est tout le temps question de l'épidémie, des décès, du nombre de places en réanimation... cela déclenche des réactions irraisonnables. J'en suis juste triste. »

Retrouvez tous les précédents épisodes du [« Journal des blouses blanches » ici](#)

[Henri Seckel](#), [Eric Nunès](#), [Catherine Vincent](#), [Elisabeth Pineau](#) et [Nathalie Guibert](#)